

sa personne la sécurité, la confiance en soi, le complet et large épanouissement de la vie. Produit parfait d'une civilisation matérialiste, Frédéric avait pensé de bonne heure que tout dans l'homme doit se convertir en rouages utiles, pour aboutir, par des combinaisons multiples et savantes, à une marche simple et régulière comme celle d'une pendule. De même que les choes, le chaud ou le froid arrêtent, activent ou ralentissent la course de l'aiguille, et qu'il faut, par conséquent, les éviter, Frédéric supprimait autant que possible dans son existence l'émotion, la haine ou l'amour, par lesquels l'équilibre des créatures humaines est si facilement dérangé. Le cerveau, pour lui, était tout l'homme. Son cœur ne s'animaient que lorsque sa raison avait pour ainsi dire posé le doigt sur un ressort en disant : tu peux battre. Dans une société qui semble prendre pour tâche de former des instruments excellents pour le jeu compliqué de ses institutions, ce jeune homme s'était fait une place très-enviée et très-honorée. Il était l'expression la plus entière et la plus magnifique d'une époque positive et rationaliste. Cependant, il lui manquait quelque chose. Quoi ? Il lui manquait d'abord ce qu'il avait volontairement retranché, comme bagage inutile : l'émotion, l'illusion, l'enthousiasme, la jeunesse. Il lui manquait peut-être encore autre chose. Mais ce sont là de trop graves questions, surtout un jour de grande pêche, à la campagne, et il vaut mieux continuer simplement ce simple récit.

Dès le commencement de cette journée, Frédéric Mallet fut frappé de l'exquise beauté de Valentine. Parée comme pour un bal, vêtue de ces charmantes étoffes de soie qui bruissent, chatoient et paraissent, tant elles sont mobiles et sou-

ples, se confondre avec la femme qui les porte, elle s'abandonnait à la joie générale d'une fête que protégeait la tiède sérénité du temps. Ayant peu vu le monde, peu assisté à ses réunions, elle n'avait rencontré Frédéric que par hasard, à de rares intervalles, et il n'avait guère pris garde à elle. Frédéric, par caractère, était de ces hommes pour lesquels la beauté des femmes n'existe pas sans entourage favorable et sans grande parure. Quand il vit Valentine si jolie, si resplendissante, il ne put se défendre d'un vif sentiment d'admiration, sentiment qu'il ne réprima point, car il était d'accord avec des calculs précédemment arrêtés. Frédéric, en effet, avait le désir de se marier. Il ne voulait pas d'une femme de commerce, si riche qu'elle fût. Sa fortune, très-considérable, lui permettait de choisir, et, n'ayant plus à monter sous le rapport des richesses, il aspirait à monter sous le rapport du rang. Très-fier de sa roture, illustrée et dorée par son père et par lui, il souhaitait, par une anomalie que tout le monde comprendra, épouser une jeune fille noble ou à peu près. Mais il souhaitait en même temps, pour ne pas se mettre en contradiction ouverte avec lui-même, paraître avoir été entraîné par l'excessive beauté d'une femme aimée. Ce jeune homme si sage et si avisé avait, dans le silence de la réflexion, prémédité de faire une éclatante folie, une folie dont tout le département parlerait et qui lui ferait honneur.

— Je puis me donner le luxe d'un mariage d'amour, s'était-il dit souvent. Et, après avoir fait deux ou trois fois le tour de Valentine, il murmura :

— Voilà mon affaire.

Au déjeuner, les places n'étaient pas marquées. Chacun se casa sans cérémonie. Sans cérémonie